

# VERONICA RAIMO



## Tout faux



« Une voix qui allie pathos, tendresse, rage, burlesque et une grâce toute à elle. Hors norme ! »

*Alessandro Piperno*



Un père obsessionnel toujours prêt à dégainer de grands principes et un flacon d'alcool pour désinfecter tout et tout le monde, une mère anxieuse qui appelle jour et nuit sa progéniture pour se rassurer, une grand-mère qui se pare de ses plus beaux atours pour regarder la télévision. La famille de Veronica, la narratrice, est résolument hors norme, y compris dans l'établissement des règles de vie des enfants, régies par une surprotection qui leur interdit de nager, de monter à bicyclette et même de jouer dans la cour avec leurs camarades (le danger et les microbes guettent...). Comment s'étonner alors que Veronica, née au milieu de ce paysage déroutant où l'ennui règne en maître, ne parvienne pas à devenir adulte, allant jusqu'à douter de ce qui lui arrive et à croire ce qu'elle invente. Si rien n'est vrai, tout est faux... Ce roman de formation féroce et insolite propose la meilleure thérapie pour soigner les blessures de l'enfance : l'humour.

**VERONICA RAIMO**, auteure de plusieurs livres et scénariste, s'est affirmée sur la scène italienne avec *Tout faux*, longtemps en tête des meilleures ventes et vainqueur de l'édition 2022 du prix Strega Giovani. À la question « Ce livre est-il autobiographique ? », elle répond : « Allez, on va dire que c'est moi. »

« Un petit-fils indiscipliné des *Mots de la tribu* de Natalia Ginzburg. » *Corriere della Sera*

« Veronica Raimo signe une comédie prodigieuse. » *La Stampa*

Veronica Raimo

# Tout faux

*Traduit de l'italien  
par Audrey Richaud*



Liana Levi



*Pour Cecilia, Glenda et Milena*



*Robert m'avait fait connaître un sentiment moral très yurok : la honte. Pas la culpabilité, il n'y avait rien de quoi se sentir coupable; seulement la honte. Tu rougis de haine, tu retiens tes mots, et tu te fais violence. Je dois en partie remercier Robert pour le profond respect que je nourris envers la honte comme instrument social.*

*Ursula K. Le Guin, Indian Uncles.*



On dit que lorsqu'un écrivain naît au sein d'une famille, cette famille est foutue.

En réalité, la famille s'en sortira très bien, et il en est ainsi depuis la nuit des temps. L'écrivain en revanche – qui tentera désespérément de tuer tour à tour sa mère, son père, et tous ses frères et sœurs, pour constater en définitive, qu'ils sont inexorablement vivants – risque de mal finir.



Mon frère meurt plusieurs fois par mois.

C'est ma mère qui m'appelle pour m'annoncer sa disparition.

– Ton frère ne répond pas au téléphone, me dit-elle à bout de souffle.

Pour elle, le téléphone est le garant de notre présence sur Terre. Une non-réponse implique assurément la cessation de toute activité vitale, il n'y a pas d'autre explication.

Lorsqu'elle m'appelle pour m'annoncer le décès de mon frère, elle tient moins à être rassurée qu'à ce que je partage son deuil. Souffrir ensemble est pour elle une forme toute personnelle du bonheur : douleur commune, félicité totale.

Parfois, les causes du décès sont plutôt banales : fuite de gaz, accident de voiture, traumatisme crânien dû à une mauvaise chute.

Dans d'autres cas, les scénarios sont plus complexes.

Le lundi de Pâques de l'année dernière, j'ai reçu, après celui de ma mère, le coup de fil d'un jeune carabinier.

– Votre mère a signalé la disparition de votre frère, pouvez-vous confirmer ?

Ils n'avaient plus eu de contact depuis environ deux heures. Il était en train de déjeuner avec sa petite amie, et

elle se torturait l'esprit à se demander pourquoi il n'était pas en train de déjeuner avec celle qui lui avait donné la vie.

J'ai tenté de tranquilliser le jeune carabinier : tout était sous contrôle.

– Non, (il a explosé) tout n'est pas sous contrôle, ils s'arrachent les cheveux au standard !

Ce jour-là en l'occurrence, mon frère n'était pas encore mort, mais assez mal en point. Il se trouvait dans un garage où il avait été séquestré puis torturé par des sadiques du Parti démocrate. Il était récemment devenu adjoint à la culture à la mairie du troisième arrondissement de Rome, et avait de temps en temps, quelques petits accrochages avec les collègues du parti.

– Tu ne dois t'embrouiller avec personne, lui avait intimé ma mère.

– Maman, je n'ai pas d'embrouilles, je fais de la politique.

– D'accord, mais faites la paix ensuite.

Après s'être assurée que son fils est toujours en vie, ma mère se sent toujours honteuse. Elle prend un air contrit et se met à bouder comme une enfant de douze ans, avec la voix qui va avec. Comment pourrait-on s'en prendre à une petite fille ?

– Tu penses que je devrais apporter des pâtisseries aux carabiniers ? me demande-t-elle avec sa petite voix.

Allez savoir pourquoi elle a appelé les carabiniers et non pas la police. Je n'ai pas le courage d'approfondir la question car ses appels pourraient bien redoubler. Les pompiers par exemple, la protection civile. Elle n'y a jamais pensé.

Pendant toute la durée de son moment de panique, ma mère marchande avec le Seigneur et s'impose des

pénitences. Ne pas manger de gâteaux, ne pas aller au cinéma, ne pas lire de magazines, ne pas écouter Radio 3, pendant des jours, des mois, des années. Actuellement, elle ne peut ni aller chez le coiffeur ni regarder la télévision. Parfois le combo gagnant équivalait à : pas de Radio 3 et pas de gâteaux. Ou encore à : pas de café ni de nouvelles chaussures. Les binômes s'encastrent, s'accouplent, tout dépend.

Je lui rends visite parce que je suis inquiète.

– Ah, Verika, c'est toi? (Ma mère m'appelle Verika.)  
J'espérais que ce serait ton frère.

Elle vit toujours dans la maison où j'ai grandi, dans un quartier résidentiel de la périphérie nord-est de Rome. Ce même arrondissement où son fils est devenu adjoint à la culture. Je voudrais la convaincre de transformer au moins l'une de ses pénitences en une initiative d'un autre genre :

– Fais un peu de bénévolat, je suis certaine que le Seigneur sera d'accord.

Elle secoue la tête, et en attendant me demande d'allumer la télévision et de lui raconter ce qu'il se passe dans le monde. Elle met les mains devant ses yeux mais je la vois qui lorgne entre l'index et le majeur. Elle s'empare à tâtons de la télécommande et monte le son.

– Eh, on n'entendait rien.

Quand mon frère était retenu en otage par les tortionnaires du Parti démocrate, ma mère attendait, tremblante, le coup de fil fatal.

– Je m'étais juré de me jeter par la fenêtre.

– Quelle délicate attention, maman. Comme ça j'aurais fêté le lundi de Pâques avec un frère trucidé et une mère fracassée au sol.

Soudain, je suis saisie d'un doute.

– Mais si c’était moi qu’ils avaient descendue, tu te serais jetée aussi ?

Silence.

Elle ne me regarde pas car elle a toujours une main devant les yeux.

– Alors ? Tu te serais jetée ?

– Allez, arrête avec ces questions idiotes.

Je songe en rentrant chez moi que quelque chose ne tourne pas rond dans ce suicide raté. Dans la maison de mes parents, il n’y a pas la moindre possibilité de se jeter d’une quelconque fenêtre. Elles sont trop petites, car elles ont toutes été coupées en deux.

Mon père avait la manie de diviser les pièces, sans aucune raison apparente. Il dressait un mur au beau milieu, tout simplement. Il dressait des murs dans toutes les pièces, il n’y a pas d’autre façon de le dire.

Nous habitons à quatre dans un appartement de soixante mètres carrés dont il était parvenu à tirer trois chambres à coucher, un salon, une cuisine, une salle à manger, une véranda, deux salles de bains, et une longue galerie en mezzanine qui traversait la maison et abaissait le plafond. Toute personne particulièrement grande s’y serait cogné la tête, mais dans ma famille, aucun de nous n’avait ce genre de problème.

Nous n’avions pas de portes à proprement parler, seulement des parois coulissantes, sans serrure. Cela donnait l’impression de vivre dans un décor de théâtre, les pièces étaient purement théoriques, des simulations au profit des spectateurs.

Durant toute une période de mon enfance, ma chambre n’existait que la nuit. Le jour, elle redevenait couloir. Le soir, en allant me coucher, je tirais deux portes

à soufflet et rabattais un pan de mur qui était en réalité un lit escamotable. Au petit matin tout disparaissait, on changeait de décor. On déplaçait les panneaux, on tirait les rideaux. Par la suite, on a transféré ma petite chambre dans celle de mon frère : un parallélépipède flanqué dans un angle de la pièce, comme un débarras à l'horizontale. La fenêtre – comme toutes les autres – avait été coupée en deux par le mur : si l'envie me prenait de rentrer en contact avec le monde extérieur, je devais me contenter d'une lucarne aussi grande que la porte d'un frigo-bar.

Je décide d'écrire à ma mère :

*Je voulais juste te dire que par la fenêtre, tu ne serais pas passée.*

*Merci mon ange, me répond-elle. C'est bien noté.*

J'ai appris à lire à l'âge de quatre ans. Dans une autre famille que la mienne, j'aurais peut-être eu droit à un « bravo ». Mais comme mon frère, à trois ans, en était déjà capable, et qu'à quatre il connaissait déjà par cœur les capitales du monde entier, le nom des présidents américains ainsi que leur date d'arrivée au pouvoir par ordre chronologique, et tous ceux des joueurs de la Juventus depuis 1975, année de sa naissance, mon génie passa complètement inaperçu.

En réalité, en termes de répartition des rôles, mon frère m'avait permis, en accaparant celui de petit prodige de la famille, de vivre beaucoup plus sereinement. Ma mère soutient que lorsqu'elle m'a proposé de me scolariser avec un an d'avance comme elle l'avait fait pour mon frère, je lui ai répondu :

– Non merci maman. Je veux être comme tout le monde.

Je doute fort d'avoir eu, à l'âge de cinq ans, assez de présence d'esprit pour prononcer une phrase de ce genre, mais il est vrai que d'une certaine manière, je me trouvais dans la position de ne rien avoir à prouver à quiconque. Pour mon frère, les choses n'étaient pas si simples. Je ne l'enviais guère.

Il y a cette anecdote que ma mère raconte tout le temps. Un jour au restaurant, mon frère qui n'avait pas encore

trois ans s'était emparé du menu et avait commencé à le lire à tout le monde, perché sur sa chaise haute. Il marquait les passages à la ligne, repérait les hiatus et prononçait parfaitement les doubles consonnes. Le serveur qui était venu nous prendre la commande s'était contenté d'attendre, l'air exaspéré, que le petit morveux eût terminé son show. Quand mon frère était arrivé à la fin de la liste des desserts, le serveur qui était encore là, stylo à la main, continuait à ne manifester aucun signe d'admiration.

– Bon, vous voulez commander ou je repasse ?

C'est à ce moment précis que le jeune prodige, en proie à une frustration totale, s'était emparé d'un verre et y avait planté ses dents.

Ma mère raconte toujours cette anecdote avec beaucoup de fierté. Aussi, lorsque quelqu'un dans l'assistance n'a pas suffisamment l'air amusé par son récit, elle peut comme son fils de trois ans se révéler si excédée qu'elle est capable de répéter son baratin depuis le début pour en expliciter les passages importants.

Quand ma mère nous présentait à de nouvelles personnes, elle leur disait :

– Et voici mes bijoux.

Étant donné qu'il était peu probable que l'on saisisse la référence, elle s'empressait avec l'aplomb de l'enseignante, de relater toute l'histoire des Gracques pour revenir fort satisfaite à sa maxime :

– Et voici mes bijoux !

Les bijoux, à vrai dire, ne sont pas tous les mêmes. Après avoir énuméré toutes les choses incroyables dont était capable mon frère – poèmes en octosyllabes à la gloire de Garibaldi, équations à deux inconnues, mots croisés doubles à grilles muettes, parties de *Master Mind* remportées en trois coups – c'était à mon tour :

– Et Verika aime dessiner, disait-elle.

Point.

Ce n'était même pas vrai, mais quoi qu'il en soit, en l'absence de génie débordant, on avait fini par décréter que je n'étais pas trop mauvaise en dessin. Grand-père Peppino, le père de mon père, avait également joué son rôle dans la construction du mythe. Quand j'étais petite, le seul jeu qui me plaisait du magazine hebdomadaire *La Settimana Enigmistica* était « Ça c'est moi qui l'ai fait! » Il requérait d'élaborer un dessin quelconque à l'intérieur d'une vignette, à partir de deux traits déjà tracés. Un jour, je dessinaï une sorte d'extraterrestre. Mon grand-père le prit pour un chat et le rebaptisa *Le Chat curieux*. Il m'offrit un mois plus tard une édition illustrée des *Fables de La Fontaine*, en affirmant qu'il s'agissait du prix que m'envoyait le magazine pour mon chat curieux. Même à l'époque, je savais déjà pertinemment qu'il me mentait. Je m'étais préalablement renseignée sur les dessins ayant été récompensés, et aucune trace de mon extraterrestre qui se faisait passer pour un chat.

J'avais tout de même apprécié le cadeau, mais je finis surtout par me convaincre que si mon grand-père pouvait mentir, et bien, j'avais d'autant plus de raisons de ne pas m'en priver. Ainsi un jour, je profitai d'une réunion d'enseignants à laquelle ma mère participait pour m'infiltrer dans une salle de classe où des dessins à la peinture à l'huile avaient été mis à sécher au-dessous des pupitres. J'étais en CE2, ils étaient l'œuvre des élèves de quatrième. Je les passai en revue un par un en laissant sur les bords des petites traces de doigts, puis fis le choix de dérober une mer déchaînée et un chalet enneigé. Je pris soin d'éventer les feuilles pendant une dizaine de minutes, soufflai un peu dessus et les glissai dans mon cartable.

Mon père m'avait offert un mini kit de gouaches, et comme ça, un dimanche après-midi, je décidai d'orchestrer ma mise en scène. Après le repas, feignant d'être en proie à un violent délire créatif, je m'enfermai dans ma chambre. Je refis surface quelques heures plus tard, mes deux chefs-d'œuvre à la main. Personne ne remarqua qu'ils étaient déjà secs, qu'ils avaient été faits à la peinture à l'huile et non pas à la gouache, ni même qu'au verso, un nom avait été masqué à coups de stylo bleu.

Mes parents furent si enchantés par ces dessins – les premiers et derniers de ma carrière – qu'ils décidèrent de les encadrer et de les exposer sur les murs du couloir.

Les invités que nous recevions avaient toujours droit à une visite guidée de notre couloir-musée, et devant cette avalanche de compliments sur l'obscurité spectrale de cette mer déchaînée et la solitude romantique de ce chalet de montagne, je finis par me convaincre que j'avais vraiment dans tout ça une part de mérite. C'est moi qui avais délibérément volé ces dessins-là, je ne m'étais pas laissée séduire par des traits nets et des coups de pinceau puérils, et encore moins par de vulgaires portraits de familles heureuses, par de petits arbustes ou paysages bucoliques. J'avais déjà senti que là se tapissait mon âpre vocation pour le Sturm und Drang.

Chez ma mère, les deux peintures sont toujours exposées dans le couloir. Lorsque je lui rends visite et passe devant elles, je suis tentée de lui dire la vérité, mais j'ai peur qu'elle ne me croie pas. Mes rares tentatives d'honnêteté envers elle n'ont jamais été prises au sérieux, mais ont plutôt été vues d'un œil à la fois suspect et compatissant. Quand il lui arrive de percevoir mon malaise face aux tableaux, elle s'approche de moi et me caresse doucement la tête comme si j'étais redevenue

l'enfant qui les avait créés, même si cette enfant-là, ce n'est pas moi.

– Tu veux que maman t'achète une toile? me demande-t-elle.

Parfois je m'imagine que la signature occultée par ma main criminelle de fillette de huit ans réapparaît à la surface, comme dans un film d'horreur, et que de l'encre bleue vient entacher la neige immaculée du chalet de montagne. Il m'arrive également de songer à reprendre les tableaux, ôter les feuilles des cadres et tenter de décrypter les noms, les chercher sur Facebook, présenter mes excuses trente ans plus tard, écrire une longue lettre sous forme de roman :

*Chers artistes, pardonnez-moi. Qui sait quelles directions ont prises vos existences. Et qui sait ce que vous avez pensé ce matin-là quand, en entrant en classe les yeux encore embués de sommeil, vous avez glissé sous votre pupitre votre main de génie et n'y avez pas trouvé votre dessin. Le vertige de la vacuité! La malchance cosmique! Ah... je crains fort à présent que mon mensonge n'en ait généré d'autres. Qu'avez-vous dit à l'enseignante d'arts plastiques? «Je vous prie de nous excuser madame, nos dessins nous ont été volés»? Vous a-t-on crus ou raillés? Je crois entendre les moqueries de tous vos camarades, la cruauté infantile qui humilie les meilleurs de sa souche. L'affliction me dévaste...*

Je chasse donc immédiatement cette pensée.

Mon frère et moi sommes tous deux devenus écrivains. Lorsqu'on lui demande pourquoi, je n'ai aucune idée de sa réponse. Moi, je dis que c'est grâce à tout l'ennui que nos parents nous ont transmis.

Si ma mère était extrêmement anxieuse, mon père lui, était atteint d'une forme plus légère de paranoïa. Ses études de chimiste le poussaient à voir le monde comme un réceptacle d'agents nocifs dont il était nécessaire de se protéger en permanence. Pour ce faire, il fallait limiter le plus possible les entrées et sorties, se cloîtrer entre quatre murs, qui dans notre cas tournaient autour de cent.

J'avais huit ans lorsque le réacteur de Tchernobyl explosa. Ma famille, malgré la fin de l'état d'urgence, continua à vivre suivant le scénario d'un film post-apocalyptique, comme si nous habitions non pas une ville occidentale relativement prospère, mais une Zone X de science-fiction à haut risque de contamination.

Dans tout scénario catastrophe qui se respecte, lorsque le monde entier est touché, la seule chose qui compte est de préserver les liens du sang : la famille.

Ainsi, durant trois ans, mon père nous a-t-il interdit formellement de consommer des fruits et légumes, des œufs, du lait frais, d'aller manger au restaurant ou de nous acheter une part de pizza dans la rue. Les seuls

aliments autorisés étaient des conserves conditionnées avant le 26 avril 1986.

Respecter le protocole n'était pas une mince affaire, mais je dois avouer que cela avait son charme et me donnait l'impression d'être une héroïne, dans un état de quarantaine invisible à tous. Rester barricadés dans notre appartement assaini, à manger du thon et des haricots comme des pionniers, inventer des excuses improbables lorsque j'allais faire mes devoirs chez l'une de mes camarades et qu'elle m'offrait le goûter, ou encore contrôler la date de conditionnement des produits au supermarché, comme s'il s'agissait de codes secrets qui étaient uniquement destinés à nous, les élus.

Après quoi nous avons fini par nous retrouver avec une carence plutôt significative en vitamine E, et bien que ma mère nous eût drogués au Be-Total et à la Co-Carnetina, aucun de nous n'avait bonne mine. Mais nous avons survécu. Au pire, nous réglerions nos comptes avec le scorbut.

Grâce à l'éducation rigide de mes parents, mon frère et moi n'avons jamais appris à faire toutes ces choses dangereuses comme nager, monter à vélo, patiner, sauter à la corde (nous aurions très bien pu nous noyer, nous fracasser le crâne, nous casser une jambe ou nous retrouver pendus en un clin d'œil).

Nous avons passé notre enfance enfermés à la maison à nous faire chier. C'était une activité tellement intense, qu'elle devint rapidement notre marque de fabrique. Nous avons l'art de nous ennuyer comme personne.

Dans la cour de l'immeuble, il y avait toujours des enfants qui jouaient, leurs cris arrivaient jusqu'à nous comme un langage primitif auquel nous n'avions pas

accès. Nous les épiions par la petite fenêtre, en silence, la lumière éteinte. Depuis le rebord, nous laissions dépasser à tour de rôle quelques centimètres de notre visage (il n’y avait pas assez de place pour deux) pour ensuite nous baisser brusquement si l’un des enfants levait les yeux pour suivre la trajectoire d’un ballon dans les airs. Nous étions terrorisés à l’idée qu’ils puissent nous voir, car une invitation à les rejoindre aurait été impossible à gérer. Deux petits espions barricadés dans leur maison.

Le pire, c’est que nous n’arrivions même pas à nous considérer comme tels. Pour tout dire, nous aurions pu transformer tout cela en un jeu, « Ah ! Ah ! Ils ne nous ont pas vus ! », nous abandonner au frisson de ne pas être démasqués, au petit commentaire sur qui parmi eux était le plus mignon ou la plus mignonne, ou du moins, à cette langueur frémissante qu’éprouvent les vieillards à la vue d’un chantier. Mais non, nous n’étions rien d’autre que deux gamins extrêmement doués pour se faire chier.

Un jour, dans notre situation de clandestinité, nous fûmes confrontés à un atroce dilemme moral. Dans la cour, les enfants étaient en train de jouer au ballon avec un crapaud. Pour commencer, l’animal avait tout simplement été posé au centre, encerclé, comme le loser de service victime d’un épisode de harcèlement adolescent. Le crapaud avait tenté de sautiller par-ci par-là, mais il n’avait, à l’évidence, aucun plan d’évasion. Puis du cercle de jambes était parti le premier engagement. Ils avaient commencé à se faire des passes. Depuis notre avant-poste, nous entendions davantage le vacarme des enfants criant à gorge déployée, que l’impact des chaussures sur la peau verruqueuse de la bête, ou le *splash* qu’elle faisait sur le goudron lorsque quelqu’un manquait la passe, mais dans ma tête, tout résonnait. Mon frère et moi nous étions

tenus la main pendant la durée infinie de ce supplice. Je crois qu'il était en train de prier, je l'entendais murmurer des litanies même si, étant donné que je ne lâchais pas sa main, il n'avait pas pu faire le signe de la croix. Je n'espérais qu'une chose, que le crapaud succombe le plus vite possible et nous libère de cette agonie. Nous ne pouvions pas piper mot. Ou plutôt, nous avions délibérément choisi de ne pas le faire. Trouillardes et incapables, comme d'habitude. C'était donc de cela que nos parents voulaient nous préserver? De l'heureuse découverte du mal dans la cour de l'immeuble? Horreur! Horreur!

Lorsque je fis enfin la découverte des livres, je n'y vis pas une forme d'évasion, mais une apaisante coalescence d'ennui. Je parvenais presque à le visualiser, blanc et vaseux: lire était comme s'enfoncer dans un marécage de lait. J'y restais immergée durant des heures, jusqu'à ce que mon corps se ramollisse lui aussi, plongé dans l'eau stagnante qui pénétrait les pores de ma peau. Je sentais que soudain tout revêtait un sens, comme dans un phénomène de transmutation, ma chair devenait ennui. Je ne parvenais pas à déterminer si un livre me plaisait ou non. Il n'avait jamais été question de cela. Au contraire, l'idée même que la lecture puisse être source de plaisir était pour moi complètement absurde. Pourquoi se tourmenter l'esprit inutilement? Il y a quelque chose que ma famille craignait bien plus que le nuage toxique de Tchernobyl: l'hédonisme.

Avant que la lecture ne nous shoote d'ennui, mon frère et moi nous étions inventés d'autres façons de tuer le temps.

Le génie de la maison avait imaginé un jeu qui a rythmé nos après-midi durant plusieurs étés. Nous commençons après le déjeuner, et continuions ainsi jusqu'au coucher du soleil et à l'heure du dîner, autrement dit lorsque nous étions forcés de nous lever. Nous restions allongés côte à côte, les coudes contre le sol, un petit cahier posé devant nous pour la bataille des chiffres. Nous ne jouions pas l'un contre l'autre, mais l'un avec l'autre, car il ne s'agissait pas d'une compétition. Même si en réalité, on ne pouvait pas non plus parler de collaboration. Cela ressemblait plutôt à cette pratique zen qui consiste à compter les moutons avant de s'endormir. Le but était de lancer un dé et de noter ensuite le numéro obtenu. Nous passions des heures à faire ça. Fidèles au poste, hypnotisés. Étant donné que nous étions deux très grands fans du cinq, notre espoir de voir sortir ce chiffre le plus de fois possible était la seule chose qui de ce jeu nous stimulait vraiment. L'affirmation de sa supériorité. Lorsque je lançais mon dé, je regardais mon frère lancer le sien, devinais dans son regard attentif l'espoir de voir apparaître un cinq, puis observais sa main, décidée et

honnête, qui dessinait une petite croix au-dessous du chiffre quatre. Une lueur d'amertume dans le regard, mais une foi intacte, prêt pour le prochain lancer. En veillant bien à ne pas me faire prendre, je mettais une petite croix sur mon cahier juste au-dessous du cinq, tout en occultant de mes doigts mon dé et son misérable deux. Je parvenais à tricher à un jeu zen, ça n'avait aucun sens. Pourtant, je ne pouvais pas m'en empêcher.

Quand mes parents nous appelaient pour le dîner et que nous comparions les résultats sur nos cahiers, j'avais toujours le cinq gagnant. Je ne sais pas si mon frère savait que je trichais, ou s'il n'était tout simplement pas capable de se représenter un acte aussi mesquin. Il tentait de déchiffrer les données et demeurait surpris de voir qu'elles échappaient à toute règle statistique. Il essayait alors de percer le mystère d'une autre logique possible, faisait ses premiers pas dans la métaphysique. Comment pouvais-je bien faire pour obtenir un cinq autant de fois d'affilée? Il me donnait ensuite une tape sur l'épaule en me disant: « Bravo. »

J'y ai souvent repensé à ce « bravo ». Je me suis demandé si, en vertu du principe des vases communicants, mon frère n'était pas obligé de me lancer quelques « bravo » de temps à autre, pour mieux accaparer tous ceux qui lui étaient adressés. Je me suis également demandé s'il ne s'agissait pas là de l'une des premières manifestations de son sarcasme. Peut-être involontaire. Je me suis demandé si au contraire, il voulait justement me dire « bravo » pour cet absurde hasard, pour avoir tenté de briser l'ennui de son jeu insensé en faisant quelque chose d'encore plus insensé. Comme s'il avait voulu me dire: comment allons-nous faire pour sortir de cette chambre? Comment allons-nous faire pour nous libérer?

Et en effet, c'est ce que j'ai toujours fait dans ma vie. À chaque fois que j'ai éprouvé la sensation d'être enfermée dans une chambre, prise au piège d'un jeu et de ses règles, je n'ai jamais cherché à fuir mais à défier la rationalité de la pièce et des règles du jeu. À inventer des choses qui n'existaient pas, à les dire tout haut, à les provoquer, jusqu'à y croire vraiment. Jusqu'à me convaincre qu'un dé peut toujours donner cinq, même si cela ne sert absolument à rien.

À l'adolescence, je tentai d'enfreindre les règles de ma forteresse. Mon plan se heurta immédiatement à l'organisation spatiale de notre appartement. Pour ma fugue, je m'étais préparé un petit sac, bien compact, à peine plus grand qu'un baluchon, mais cependant trop encombrant pour passer à travers la fenêtre de ma chambre réduite à une misérable meurtrière. Ainsi, je répartis mes affaires dans trois sachets plastiques et les jetai en bas. J'annonçai ensuite à mes parents que je sortais m'acheter une glace.

Aujourd'hui encore, au vu de la façon dont s'est soldée ma fugue, lorsqu'il m'arrive de prendre une glace avec ma mère, ou de lui faire lécher la moitié de la mienne car elle est en période de pénitence («Le Seigneur ne m'en voudra pas si j'y goûte»), elle s'empresse de ressortir cette anecdote :

– Comme tu étais mignonne avec tes problèmes d'adolescente...

Avant de jeter par la fenêtre mes quelques livres et vêtements, j'avais volé un million et deux cent mille liras<sup>1</sup> dans l'armoire de mon père. Il conservait tout son argent bien rangé sous sa ceinture enroulée, son peigne, et un

---

1. L'équivalent d'environ 600 €. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

bouchon de liège qu'il faisait brûler, avant de le passer ensuite sur les poils blancs de sa moustache.

Avec les premières trente mille lires, j'investis dans un sac à dos et y versai le contenu des trois sachets plastiques. À moyen terme, mon plan était de prendre un train pour Paris le lendemain. Je n'avais nulle part où aller, aucune connaissance, juste une quantité excessive de films français en tête, grâce auxquels j'espérais reconnaître les meilleurs cafés de la capitale.

À court terme, mon plan était de prendre le train pour Fiumicino et dire au revoir à Bra – le garçon que je fréquentais – qui s'apprêtait à partir en Irlande. À l'époque ce pays était tendance, et passer trois semaines entre villages mornes, nature, bruine, bière brune et musique de merde, semblait être une expérience à ne pas manquer.

C'était le premier vrai adieu de ma vie. Pour être honnête, je fantasmais sur ce moment depuis le jour où nous nous étions mis ensemble, mieux encore, je pense que je m'étais mise avec lui exprès : pour qu'on se quitte. L'idée qu'il partirait dans peu de temps me garantissait une douleur dont je pourrais jouir sereinement, sans devoir faire l'effort de m'en procurer une autre.

Dans l'attente de son départ, j'étais allée me coucher tous les soirs en pleurant. J'avais quinze ans.

Ma fugue du domicile familial était devenue nécessaire, car mes parents m'avaient empêchée de vivre le moment de ce départ tragique, tant attendu depuis des mois. En effet, le départ de Bra tombait le même jour que l'anniversaire de grand-père Peppino. Il était prévu que nous allions déjeuner chez lui, et mes problèmes sentimentaux ne faisaient pas assez le poids pour qu'une désertion pût être envisagée.